

LE VERBE AIMER



Michèle Dimitri

Michèle Dimitri

Le Verbe aimer

© Michèle Dimitri, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4159-2

Librinova”

www.librinova.com

Couverture : BENJI STRAUS. TITRE DU TABLEAU : S’AIMER.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le verbe aimer révèle le portrait de huit femmes au parcours divers, mues par les mêmes pulsions contradictoires : le besoin d'aimer et de vivre libre.

Elles doivent choisir entre la raison et les sentiments amoureux, entre l'engagement protecteur et leur besoin irrépressible de s'en évader.

Qu'elles soient d'ici ou d'ailleurs, Aline, Alyssa, Annie, Dina ou encore Xenia ont un point commun : elles sont farouchement éprises de liberté.

Elles veulent que leur corps exulte.

Elles aiment les hommes, elles en ont besoin et rêvent d'aimer et d'être aimées sans perdre leur autonomie et sans compromissions. Est-ce possible ? Ou n'y a-t-il pour elles qu'une alternative : se soumettre ou se rebeller ?

Cette collection d'histoires singulières se distingue par sa belle profondeur psychologique et ses personnages attachants. L'auteur y explore avec finesse les dynamiques complexes qui sous-tendent les relations homme-femme.

*« Le verbe aimer est difficile à conjuguer :
son passé n'est pas simple,
son présent n'est qu'indicatif,
et son futur est toujours conditionnel »*

Jean Cocteau

ALINE

Un éclair d'orage dans le ciel...

Dans la pénombre de la chambre, elle veille, il dort encore. Elle s'étire, soupire, compte les moutons pour se rendormir. En vain. Elle regarde le réveil. Il reste encore un peu de temps, assez de temps pour faire l'amour. Elle se pelotonne contre son mari qui lui tourne le dos. Elle souffle sur sa nuque, taquine son oreille, effleure son épaule, l'air de rien. Comme ça, si elle le réveille, il pensera qu'elle ne l'a pas fait exprès. John ne réagit pas. Dépitée, elle soupire. Depuis quelque temps, il se montre distant. Elle ignore pourquoi, se sent rejetée et en souffre. Elle s'enhardit, peigne de ses doigts sa tignasse drue dont il est si fier, respire son odeur, sa tête, puis sa nuque, fronce le nez, hume encore, et brusquement recule : il se dégage de lui un parfum étranger, entêtant et musqué. Furieuse, elle empoigne quelques boucles et tire. John gémit dans son sommeil. Elle le lâche, bondit hors du lit. Blême dans sa chemise de nuit, elle l'observe minutieusement comme si elle ne le reconnaissait pas. Sa bouche est entrouverte. Il paraît totalement innocent, et le voilà qui ronfle à présent et bave un peu, comme un enfant. Aline se lève. Sur la pointe des pieds, Aline quitte la pièce à reculons et referme la porte.

La veille, jour de la fête des Mères, ils se sont encore chamaillés. Aline espérait une soirée en tête-à-tête, un dîner aux chandelles à la maison, pour ne pas s'éloigner du bébé. Mais John n'était pas libre, une réunion d'affaires, impossible à reporter. Aline s'est plainte et a boudé. John, excédé, lui a débité des sarcasmes sur sa sensiblerie de petite fille, son attachement à des traditions qui ne sont que prétextes à booster les commerces.

— Décidément, tu n'en rates pas une ! Noël, la fête des Mères, la fête des Pères, l'anniversaire de notre mariage, et la sacralisation de la Saint-Valentin dont pour ma part je me f... éperdument ! J'en ai assez de tes caprices, de tes niaiseries et de ton égocentrisme ! C'est désespérant ! Quand deviendras-tu adulte ?

John est sorti en claquant la porte. Aline a dîné seule, des larmes au bord des cils. Le gazouillis de Sean, rampant tout fier jusqu'à sa chambre, l'a peu à peu calmée. Elle l'a couché et contemplé avec amour jusqu'à ce qu'il s'endorme.

Aline remplit la bouilloire électrique, l'allume, met du *Lapsang Souchong* dans le filtre de la théière, et va errer dans le salon. Les vêtements de John sont dispersés dans la pièce : Dans le fauteuil, les chaussettes, la cravate, le pantalon

et la chemise en boule, la veste abandonnée sur la moquette et le portefeuille, sorti de la poche intérieure. Machinalement, Aline le prend pour le poser sur le bureau. Des papiers s'en échappent, et parmi eux, elle remarque une photo : le portrait d'une jeune femme au teint mat et cheveux noirs, en contraste total avec la blondeur d'Aline. L'allure est sophistiquée, le sourire artificiel, mais elle doit l'admettre, le visage bien qu'outrageusement maquillé est d'une grande beauté. John qui déclare si souvent à Aline que ce qu'il aime en elle, c'est son charme naturel, son visage lisse, son corps mince et son allure de garçon manqué ! Alors, pourquoi il la trompe avec une femme aux seins provocants, certainement affublée d'une guêpière, d'un porte-jarretelles et de bas noirs en dentelle ? !

En rage, Aline se jette sur le canapé avec un rugissement de panthère et pleure sa déception, son dégoût, sa jalousie et la trahison de son mari.

Ce n'est pas la première fois. Ses infidélités sont discrètes et restent dans le non-dit, mais d'instinct elle sait. Chaque fois. Au lieu de lui en vouloir, elle culpabilise, se convainc que s'il la trompe de temps à autre, c'est parce qu'elle est trop jeune et inexpérimentée, incapable de le satisfaire pleinement. Elle l'aime trop et lui pas assez. C'est ainsi, l'un aime toujours plus que l'autre, c'est ce qui rend les choses plus compliquées.

Elle est la femme de John, la mère de son enfant. Il lui réserve une sexualité conjugale, respectueuse et contenue qui finit forcément par le lasser. Pour autant, mâle privilégié, il s'accorde en toute impunité un érotisme créatif fait des plaisirs fugaces et libérés des rencontres adultérines. Par contre, elle lui reste fidèle parce qu'elle aime John, et surtout parce qu'il l'a épousée : les règles strictes de son éducation solidement ancrées en elle lui interdisent de le tromper. La bouilloire siffle. Elle se précipite dans la cuisine pour l'éteindre, verse de l'eau dans la théière, se grille une tartine, et s'efforce au calme. Les yeux encore brouillés de larmes, elle remarque un message griffonné sur l'ardoise murale. Elle n'a pas encore mis ses lentilles de contact et doit s'approcher pour lire les mots tracés à la craie : *'My Darling, je suis rentré très tard, ne me réveille pas avant 11 heures. Je suis désolé, je ne rentrerai pas ce soir. Je dois me rendre à Londres d'urgence. Je serai de retour dans trois jours avec une surprise. Je t'aime, tu le sais... John'*.

Aline s'apprête à refondre en larmes. Le bébé crie, arrêtant net un nouveau flux de sanglots. Elle peste. Cette fichue bouilloire a réveillé son fils trop tôt. Elle termine son petit déjeuner, Sean sur ses genoux. La clé tourne dans la serrure de la porte d'entrée. C'est Gabriella. Dès qu'elle entre, Aline s'apaise. La

brave femme assume les tâches ménagères et s'occupe si bien du bébé. Quand elle est là, Aline se sent plus libre, hélas, pour quelques heures seulement. Aline aime son enfant plus que tout au monde, mais elle étouffe dans cette routine, - le bébé, la maison, et le reste du temps, absorbée par ses traductions en attendant que John revienne. Elle aime passionnément son mari (quand il se conduit comme tel), mais... Oh ! Le fumier ! Penser à sa trahison exaspère son désarroi et sa colère. Depuis la naissance de Sean, son quotidien l'opprime. Elle éprouve le besoin de s'en aller, de déployer ses ailes. Faire le point. Pour se retrouver. Se découvrir.

Aline se lève, pose son enfant dans les bras de Gabriella qui roucoule aussitôt pour charmer le bambin. Comme toujours quand elle est angoissée, Aline téléphone à sa mère.

— Maman. Je n'en peux plus. John et moi, on est mariés, on vit, on dort ensemble, on a fait un enfant. Pourtant je me sens seule, coupée de la vraie vie, avec l'impression de ne plus m'appartenir. Je ne suis que la femme de John et la mère de Sean, enfermée dans une routine. J'ai besoin de respirer, de m'évader, de prendre du recul, et me retrouver. Tu comprends ?

— Ma chérie, oui, bien sûr, je te comprends. Mais tu dois assumer le fait que John à l'âge d'être ton père, qu'il a sa carrière d'avocat à mener, des habitudes et des problèmes qu'il ne peut partager avec toi. Bref, toute une vie derrière lui. Il est divorcé, il a une fille de ton âge qu'il ne voit jamais. Elle lui manque. Il en souffre.

— Autrement dit, il a fait de moi sa fille de substitution ? C'est pour ça qu'il m'a épousée ?

— C'est possible, oui. Du moins, en partie. Et toi, tu l'as sans doute choisi pour remplacer ton père. Alors que ce dernier était imprévisible, le plus souvent absent, inconséquent et négligent, John possède la rigueur, le sérieux, la force, l'ambition et la constance dont tu as manqué dans ton enfance. N'oublie pas que vous vous êtes choisis. Lui, séduit par ton innocence et ta jeunesse, toi par sa maturité et son expérience.

— Si c'est ma jeunesse qui l'a attiré, alors pourquoi me la reproche-t-il aujourd'hui ?

— Je l'ignore, John ne me confie pas ses états d'âme. Aline, vous êtes mariés depuis deux ans déjà. Tu dois apprendre à comprendre John, à l'accepter tel qu'il est et cesser de faire des caprices.

La vie n'est pas une fête perpétuelle. Tu es mère à présent, tu as vingt ans, tu n'es plus une adolescente.

— Je sais, mais j'étouffe, je me sens piégée.
— Pourtant, tu aimes John, n'est-ce pas ?
— Oui. Et j'ai besoin de lui, mais...
— Je te comprends. Rester libre et en même temps, être protégée comme une petite fille, c'est le rêve de la plupart des femmes.

Aline ne répond pas. Une fois de plus, sa mère prend le parti de John. Une complicité due à l'âge, sans doute... Elle ravale sa rage, s'efforce de remercier gentiment sa mère et coupe la communication. Puis, elle s'efforce d'assumer sa routine en s'enfermant dans son bureau pour se plonger dans son travail en cours : l'adaptation française d'un scénario anglais. Un contrat qu'elle doit aussi à John. Décidément, elle lui doit tout : le bébé, le confort, la maison, la sécurité et même une certaine indépendance financière. Bref, elle n'a aucune vie personnelle. Sans John, elle n'est rien.

Bilingue depuis l'enfance, pour Aline, d'habitude, son travail n'est qu'un jeu. Pas ce matin. Les mots s'embrouillent dans sa tête, l'écran de son ordinateur l'éblouit et devient flou. Traduire, écrire, l'isolent de la vie encore plus. Elle referme son Mac d'un geste sec et soupire. Elle a du mal à respirer. Besoin de sortir, besoin de s'échapper. De sa fenêtre, la cour étroite et terne accentue sa claustrophobie et son envie de fuite. Elle n'en peut plus. Si elle reste plantée là, elle va exploser.

Aline se lève, fonce retrouver Gabriella, tourne autour d'elle, puis lui fait part d'une décision subite, en prétextant n'importe quoi. Elle doit s'absenter. Un rendez-vous urgent avec un producteur Suisse au sujet d'une nouvelle adaptation qu'il souhaite lui confier.

Gabriella a flairé le mensonge et demande à Aline si elle doit prévenir John. Aline déclare sèchement que c'est inutile. Elle sera de retour à Paris avant lui. Par contre, trop lâche pour le faire elle-même, elle lui demande d'appeler sa mère pour qu'elle vienne garder Sean. Son numéro, Gabrielle le connaît. Bouche bée, Gabrielle acquiesce d'un hochement de tête. Aline, pour éviter tout commentaire, file dans la salle de bains. Elle se prépare à la hâte, enfile un T-shirt, un Jeans, des sandales et une veste en daim, remplit de quelques effets une petite valise, s'échappe de la maison et hèle un taxi. Elle sait où aller.

À l'aéroport, elle achète son billet d'avion : Direction l'île de C. via Athènes. L'île de leur lune de miel. Un endroit magique. Un voyage promis par John depuis la naissance du bébé et toujours repoussé. Tant pis pour John. Aujourd'hui, elle ira seule. C'est décidé. Elle ne l'attendra plus.

L'avion est presque vide. Installée au quatrième rang de l'aile gauche, elle se sent oubliée du monde.

Au premier rang, un homme seul, un étranger dont elle ne voit que le profil, le teint sombre et les cheveux crépus. Au deuxième rang, deux hommes au crâne rasé, bien baraqués dans leur veste de cuir, chuchotent quelques mots au voyageur du premier rang, puis feuilletent leur journal en silence. Aline remarque que la troisième rangée devant elle reste inoccupée, ainsi que les trois premiers rangs de l'aile droite, la quatrième étant prise par une femme et son bébé. Troublée, Aline observe la mère et l'enfant. Une vague d'émotion la submerge. Déjà, Sean lui manque. Elle se sent coupable de l'avoir laissé et triste d'entreprendre ce voyage sans John. Elle voudrait pouvoir être à la fois libre et entourée.

Le Commandant de bord annonce un prochain orage sur Athènes, mais un vol calme est assuré. Deux hôteses circulent dans l'allée et proposent des boissons. Pour chasser ses idées noires, Aline prend une coupe de champagne, l'avale cul-sec, en demande une autre et lui fait le même sort, puis se tourne vers le hublot et s'absorbe dans la contemplation du paysage. Les jardins, les bois, et les prés, forment un camaïeu de verts s'étendant à l'infini, parsemé de maisons de poupées qui peu à peu, disparaissent sous les nuages. Le soleil illumine la cabine de l'avion. Éblouie, Aline ferme les yeux et peu à peu s'endort, épuisée.

Atterrissage en douceur sur la piste de l'aéroport d'Athènes. À la sortie de l'avion, Aline, déséquilibrée par son sac de voyage, trébuche sur la passerelle et se rattrape de justesse en s'appuyant sur le dos de l'étranger. Surpris, il se tourne vers elle.

— Excusez-moi, dit Aline, j'ai manqué une marche.

Il esquisse un sourire.

— Passez-moi votre sac.

— Oh, merci !

— Je vous en prie, ce n'est rien.

Ils achèvent ainsi leur descente. Devant eux, le bus, toutes portes ouvertes, attend les voyageurs pour les mener à l'aéroport. L'étranger rend son sac à Aline, qui lui sourit.

— Merci beauc...

À cet instant, les deux individus qui se trouvaient au deuxième rang dans l'avion, les encadrent. Celui qui s'est placé à côté d'Aline lui ordonne :